

Benjamin Bernheim À fleur de voix

À l'affiche du Festival de Paris pour un concert à la tour Eiffel*, le ténor franco-suisse est l'un des chanteurs francophones les plus recherchés du moment. Après des débuts parfois laborieux, cet ultrasensible a désormais trouvé sa voie. PAR PAULINE SOMMELET



Dans les bravos qui fusent depuis les rangs clairsemés – distanciation sociale oblige – de l'auditorium de l'Opéra de Bordeaux, l'admiration le dispute à l'émotion. Avec cette nouvelle production de *La Traviata*, la maison lyrique girondine est la première de France à renouer avec un spectacle d'opéra depuis le début de la crise sanitaire. Si le public est éperdu de reconnaissance, les artistes aussi mesurent leur chance. Parmi eux, Benjamin Bernheim, voix de cuivre aux aigus triomphants, présence sensible et pleine de délicatesse pour un dernier tour de piste avec le personnage d'Alfredo, dont il confie volontiers que c'est sans doute la dernière fois qu'il le chante. « J'ai de la tendresse pour cet anti-héros toujours à contretemps, qui n'appréhende pas bien les codes de la société dans laquelle il évolue. J'ai eu beaucoup de bonheur à le chanter, alors je savoure chaque note, en essayant d'être pleinement conscient de la beauté de cette musique. »

C'est un peu sa marque de fabrique : à l'opposé du cliché du ténor un peu bravache et fier de ses contre-ut mais peu enclin à la nuance, Benjamin Bernheim cultive une approche à la fois intellectuelle et précise des rôles. « J'aime les grands torturés – sans doute parce que j'en suis un moi-même –, explique-t-il avec lucidité. Des Grioux, dans *Manon* de Massenet, Faust ou Roméo dans les opéras de Gounod, ou même le duc de Mantoue dans *Rigoletto* : c'est en explorant les contradictions, les émotions et les failles de mes personnages que je construis leur interprétation ». Enfant de la balle né au foyer d'un chanteur d'opéra et d'une professeure de chant installés entre la Savoie et la Suisse, Benjamin Bernheim a connu dès son plus jeune âge le meilleur et le pire de son futur métier, les moments de grâce d'un opéra de Mozart ou l'atmosphère électrique des coulisses d'un soir de première comme la difficulté à percer et à se faire un nom dans un milieu qui fait rêver mais qui est aussi, souligne-t-il, « un redoutable business. Pendant des années, j'ai eu l'impression que ce monde ne voulait pas de moi. Toutes ces années "contrariées" ont sans doute construit le chanteur que je suis aujourd'hui. »

Il y a sept ans, le ténor tente le tout pour le tout en quittant son poste dans la troupe de l'Opéra de Zurich pour se lancer en free-lance, une condition incertaine mais stimulante qu'il juge plus adaptée à la vocation d'artiste. Il trouve aussi le bon agent, qui le fait programmer pour des rôles francophones alors que les directeurs de casting, au vu de son patronyme, l'avaient identifié pour des rôles en allemand. Avec la reconnaissance internationale – notamment aux États-Unis, où

il aurait dû faire ses débuts au Metropolitan au printemps dernier – arrive, enfin, le succès public et critique en France, où il vient d'être sacré artiste lyrique de l'année aux Victoires de la musique. Une récolte tardive qu'il savoure comme un bon vin mais qui ne lui monte pas à la tête pour autant. « Je crois que je resterai toujours habité par le doute, parce que c'est comme cela que j'apprivoise mes questionnements les plus intimes. S'il faut toute une vie pour se connaître soi-même, c'est encore plus vrai pour un artiste. » Conscient aussi que, pour durer dans ce métier incroyablement difficile, des débuts discrets et une montée en puissance progressive sont sûrement comme chez ces sportifs de haut niveau qu'il admire tant, un gage de longévité. « Jonas Kaufmann, que j'ai beaucoup côtoyé à Zurich,

« S'il faut toute une vie pour se connaître soi-même, c'est encore plus vrai pour un artiste. »



est à cet égard exemplaire. C'est le Roger Federer du chant ! » Le 2 octobre, dans le salon Gustave-Eiffel du premier étage de la Tour, il chantera avec la pianiste Carrie-Ann Matheson un florilège de mélodies françaises de Poulenc, Berlioz, Reynaldo Hahn ou Henri Duparc, un choix plus pointu que le programme de « tubes » empruntés aussi bien à l'opéra français qu'au bel canto italien qu'il a enregistré pour Deutsche Grammophon, il y a un an. Un bel hommage à l'art français dont il est aujourd'hui l'un des meilleurs représentants, avec en prime une vue sur la capitale à couper le souffle. « J'apprécie beaucoup la qualité de vie de la Suisse, j'y élève avec bonheur ma fille de 6 ans, mais chaque fois que cela m'est possible, je l'emmène à Paris. La vibration de cette ville, son ouverture vers le monde, sa beauté qui surgit à chaque instant : c'est tout simplement magique. » ●

 Le Festival de Paris, du 2 octobre au 30 novembre, lefestival.paris

Après avoir interprété un dernier Alfredo à l'opéra de Bordeaux (ci-dessus), avec la soprano Rachel Willis-Sørensen, le ténor franco-suisse est à l'affiche du Festival de Paris.